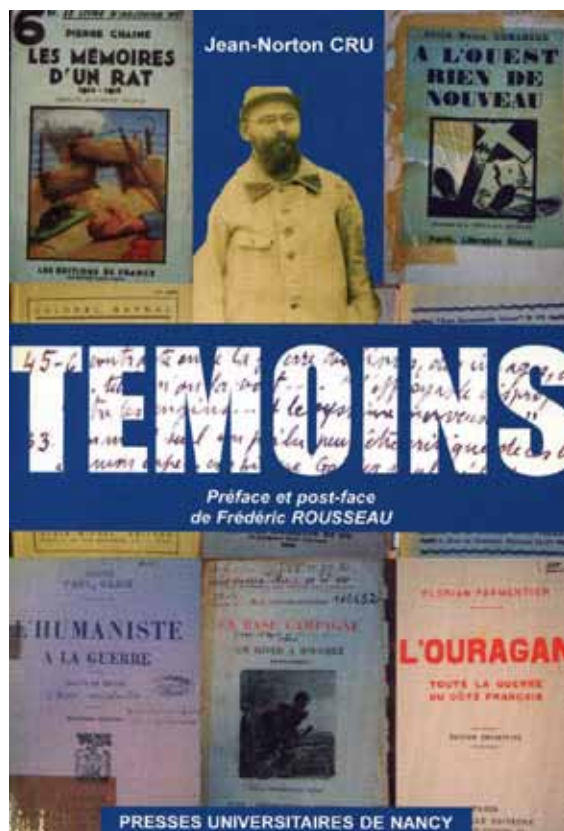




Image tirée du documentaire *La bataille de la Somme* (1916)

Après la Première Guerre mondiale, la parole est donnée aux anciens combattants. L'irruption d'une importante littérature de témoignages sur la guerre va créer un contexte favorable pour la prise en considération de la parole testimoniale. De nombreux souvenirs et carnets de campagne de soldats sont publiés. Pour beaucoup de ces combattants, seuls ceux ayant combattu ont droit à la parole.

Jean Norton Cru, un ancien poilu français, partage cet avis. Interpellé par les mensonges et les fausses rumeurs circulant dans l'opinion publique, il publie *Témoins*, dans lequel il classe et hiérarchise une série d'écrits en français, fictionnels ou non, rédigés par des soldats de la Première Guerre mondiale. Il entreprend ainsi un gigantesque travail d'analyse critique d'un corpus de près de 250 auteurs. Il s'efforce de traquer les « légendes de guerre », tentant de démêler le vrai du faux. Il oppose régulièrement son souci d'exactitude et d'objectivité aux écarts de récits littéraires trop complaisants à ses yeux. Ainsi, quand José Germain écrit dans *Notre Guerre* « Le reflet du levant sur la pointe d'un casque ennemi », c'est « déjà trop voir », ne s'en tenant pas à la simple description de ce qu'il a personnellement vu ou éprouvé. De plus, à l'époque décrite dans le roman (1915), les Allemands ne portaient plus de casque à pointe. L'utilisation de termes anachroniques dans ces divers récits fragilise également à ses yeux le témoignage. Norton Cru critique par exemple l'ouvrage d'Arnauld Doria, *Croquis de guerre d'invasion* (Paris, Plon, 1919), dans lequel l'auteur emploie le mot « boche » en évoquant les combats du mois d'août 1914, alors que ce terme ne fait son apparition qu'entre septembre et décembre 1914¹.



Témoins de Jean Norton Cru

¹ CRU Jean Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929, p. 318, cité par LACOSTE Charlotte, « L'invention d'un genre littéraire : Témoins de Jean Norton Cru », in *Texte !*, vol. XII, n°3 (juillet 2007), p. 10. (http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacoste/Lacoste_L-invention%20d-un%20genre.pdf)

² LACOSTE Charlotte, *op. cit.*, p. 10.

³ CRU Jean Norton, *op. cit.*, p.134, cité par PROCHASSON Christophe « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 4/2001 (no48-4), p. 172. (www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2001-4-page-160.htm)

Donnant au soldat de première ligne le statut de « bon » témoin, Norton Cru souhaite faire entrer la parole testimoniale dans le corpus des sources de l'historien. Il utilise des règles strictes de présentation des témoins, vérifiant notamment la concordance entre le récit et la biographie de l'auteur.

Toutefois, son analyse critique est souvent subjective, comparant régulièrement les témoignages à sa propre expérience d'ancien combattant, devenue un étalon de mesure. Les « bons » témoins sont souvent ceux qui rencontrent son éthique personnelle pacifiste.

Marc Bloch, historien français de renom et ancien combattant, propose également, dans son article « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » (1921), de recueillir les souvenirs (au caractère périssable) des anciens combattants pour écrire l'histoire du premier conflit mondial. Dans cet article, il s'interroge sur la façon dont naissent et se propagent les rumeurs et les fausses nouvelles au cours de la Grande Guerre. Pour Marc Bloch, le soldat, soumis au stress et à la fatigue qui affaiblissent son sens critique, n'est pas toujours en mesure de pratiquer le doute méthodique face aux rumeurs de guerre. Les fausses nouvelles ne peuvent se propager que si elles vont dans le sens dans lequel sont prédisposés les esprits.

Là où Norton Cru chasse l'erreur, les mensonges, voire le manque d'esprit critique, ce sont justement ces affirmations fausses qui, pour Marc Bloch, doivent constituer un objet d'étude comme un phénomène en soi, préfigurant les principes d'une histoire des représentations culturelles.

John Norton Cru a toutefois eu le mérite d'initier une réflexion sur le rôle et la valeur du témoignage dans la construction mémorielle, qui contribue toujours à l'heure actuelle à nourrir la recherche au sein de diverses disciplines confrontées à cette problématique du rapport entre la vérité historique et le vécu personnel des témoins.

L'utilisation de témoignages nécessite le recours aux diverses opérations de la critique historique, afin de dégager à la fois la complexité et la variété de la parole combattante, tout en reconnaissant le caractère des limites inhérentes à ces documents.

Ces questions soulèvent divers problèmes. La nature même des témoignages en tant que source nécessite la prise en compte de leur condition d'écriture, du statut social du témoin ou encore des reconstructions mémorielles a posteriori.


Le témoignage reste une source incontournable et nécessaire à la compréhension de l'expérience du conflit, en particulier celui de 14-18 puisque les textes, publiés ou non, témoignent de l'accès à l'écrit d'individus ou groupes sociaux habituellement silencieux.

Marc BLOCH, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » (1921)



« Je voudrais maintenant, m'appuyant sur mon expérience personnelle, présenter quelques remarques rapides touchant les fausses nouvelles de la guerre et les problèmes qui se posent à leur propos.

Voici d'abord une fausse nouvelle, dont j'ai pu observer moi-même très exactement la genèse. Elle est de peu d'ampleur et de peu de portée : une toute petite légende, modeste et presque insignifiante : mais — comme le sont souvent en tout ordre de science les cas très simples — elle me paraît parfaitement typique. C'était au mois de septembre 1917. Le régiment d'infanterie dont je faisais partie occupait sur le plateau du Chemin des Dames, au nord de la petite ville de Braisne, le secteur dit de l'Épine-de-Chevregny. On ignorait quelles unités nous avions en face de nous ; il fallait le savoir ; car le commandement qui préparait à ce moment dans la même région, l'attaque de la Malmaison, ne pouvait admettre des lacunes dans ses connaissances sur le plan de bataille ennemi. Nous reçûmes l'ordre de faire des prisonniers. Un coup de main fut monté — un de ces coups de main luxueux, comme on les organisait alors, à grand renfort d'artillerie de tout calibre ; et dans les ruines d'un petit poste allemand, écrasé sous les obus, la troupe d'assaut surprit en effet et ramena dans nos lignes une sentinelle. J'eus l'occasion d'interroger cet homme ; c'était un soldat d'une classe déjà âgée, réserviste bien entendu, et dans le civil bourgeois de la ville hanséatique de Brême. Puis il fila vers l'arrière sous bonne escorte ; et nous pensâmes bien ne jamais plus en entendre parler. Peu de temps après, une curieuse histoire arriva peu à peu à nos oreilles ; des artilleurs, des conducteurs du ravitaillement la racontaient. Ils disaient à peu près ceci : « Ces Allemands ! quels organisateurs merveilleux ! ils avaient partout des espions. On fait un prisonnier à l'Épine-de-Chevregny ; qui trouve-t-on ? Un individu qui, en temps de paix, était établi comme commerçant à quelques kilomètres de là : à Braisne.



Ici l'accident premier qui fut à l'origine de la fausse nouvelle apparaît avec évidence. C'est le nom de Brême mal perçu, ou mieux, c'est – par un travail d'interprétation inséparable de la perception elle-même – la substitution, dans l'esprit d'auditeurs qui ignoraient profondément la géographie, au son exact dépourvu pour eux de toute espèce de signification, d'un son analogue, mais plein de sens, puisqu'il désignait une petite ville connue de tous. À ce premier effort d'interprétation s'en ajouta bien vite un second ; ce marchand qui, après avoir tenu boutique en France, reparaisait tout à coup sous l'habit d'un troupier ennemi ne pouvait être qu'un espion ; et comme on estimait généralement les Allemands capables de toutes les ruses, la nouvelle ainsi formée trouva aisément créance et fit tache d'huile. À vrai dire, cette seconde conclusion était sans aucun doute déjà impliquée dans l'erreur originelle. Que les Allemands eussent, avant la guerre, enveloppé notre pays d'un prodigieux réseau d'espionnage, c'est ce dont personne chez nous ne doutait. Cette idée pouvait s'appuyer sur un nombre malheureusement trop grand d'observations certaines ; mais les renseignements exacts avaient été étrangement grossis et dramatisés par la voix populaire ; pendant les mois d'août et de septembre 1914, le désir d'expliquer par des causes extraordinaires nos premières défaites avait fait retentir partout le cri de la trahison ; peu à peu la croyance était devenue une sorte de dogme qui ne comptait presque pas d'infidèles. Par moments, les troupes en étaient comme hantées. Qui n'a vu alors prendre pour des signaux suspects les plus innocentes lumières, ou même (je garantis l'histoire) les ombres alternantes produites sur les fenêtres d'un clocher par le vol inégal d'un couple de chouettes ? Chacun était à l'affût de ce qui pouvait confirmer un préjugé si commun. D'ordinaire, des hommes peu instruits ne se préoccupent guère de comprendre ou de ne pas comprendre un nom géographique. Si l'on a entendu Braisne au lieu de Brême, c'est vraisemblablement parce que beaucoup de soldats inconsciemment tendaient à déformer tous les récits qui leur venaient aux oreilles, pour les accorder à une opinion généralement acceptée, qui flattait l'imagination romantique des foules.

Une fois de plus nous retrouvons ici un très grand fait vers lequel semblent nous ramener tous les travaux relatifs aux légendes de guerre. C'est une conclusion générale, que les études futures devront sans doute prendre comme idée directrice afin de vérifier si elle s'applique à tous les cas. On peut la formuler comme il suit. Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations, mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement. Un évènement, une mauvaise perception par exemple qui n'irait pas dans le sens où penchent déjà les esprits de tous, pourrait tout au plus former l'origine d'une erreur individuelle mais non pas une fausse nouvelle populaire et largement répandue.

Les raisons pour lesquelles la guerre a été si féconde en fausses nouvelles sont pour la plupart trop évidentes pour qu'il vaille la peine d'y insister. On ne dira jamais à quel point l'émotion et la fatigue détruisent le sens critique. Je me souviens que lorsque, dans les derniers jours de la retraite, un de mes chefs m'annonça que les Russes bombardaient Berlin, je n'eus pas le courage de repousser cette image séduisante ; j'en sentais vaguement l'absurdité et je l'eusse certainement rejetée si j'avais été capable de réfléchir sur elle ; mais elle était trop agréable pour qu'un esprit déprimé dans un corps lassé eût la force de ne l'accepter point. Le doute méthodique est d'ordinaire le signe d'une bonne santé mentale ; c'est pourquoi des soldats harassés, au cœur troublé, ne pouvaient le pratiquer.

Le rôle de la censure a été considérable. Non seulement pendant toutes les années de guerre, elle a bâillonné et paralysé la presse, mais son intervention, soupçonnée alors même qu'elle ne se produisait point, n'a cessé de rendre incroyable aux yeux du public jusqu'aux renseignements véridiques qu'elle laissait filtrer. Comme l'a fort bien dit un humoriste : « L'opinion prévalait aux tranchées que tout pouvait être vrai à l'exception de ce qu'on laissait imprimer ». D'où – en cette carence des journaux, à quoi s'ajoutait sur la ligne de feu l'incertitude des relations postales, médiocrement régulières et qui passaient pour être surveillées – un renouveau prodigieux de la tradition orale, mère antique des légendes et des mythes. Par un coup hardi que n'eût jamais osé rêver le plus audacieux des expérimentateurs, la censure, abolissant les siècles écoulés, ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille des nouvelles imprimées, avant le livre.

On a vu tout à l'heure comment un jour, par la vertu d'imagination qu'avaient échauffée des récits d'espionnage, un bourgeois de Brême se mua en espion, traîtreusement établi à Braisne. »

Le témoignage des combattants de la Première Guerre mondiale : la nécessité de le dire

Bibliographie

- BIHR Alain, « Méthodologie de la critique du témoignage. Autour de l'œuvre de Jean Norton Cru », dans *Revue 3 Interrogations* ?, n° 13 (décembre 2011), [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Methodologie-de-la-critique-du> (Page consultée le 14/07/2014).
- BLOCH Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in BECKER Annette (éd.), BLOCH Etienne (éd.), *Marc Bloch. L'histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006 (Collection Quarto).
- CRU Jean Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929.
- « Fiche de lecture Bloch Marc », in INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES D'AIX-EN-PROVENCE, *Site du Centre de Préparation à l'Administration Générale*, [en ligne], http://eprepa.sciencespo-aix.fr/pdf_upload/pdf_619.pdf (Page consultée le 14/07/2014).
- GUGELOT Frédéric, « Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la résistance* », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 136 (2006), 115-283 (<http://assr.revues.org/3871?lang=fr>).
- LACOSTE Charlotte, « L'invention d'un genre littéraire : *Témoins* de Jean Norton Cru », in *Texte !*, vol. XII, n° 3 (juillet 2007), p. 10 (http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacoste/Lacoste_L-invention%20d-un%20genre.pdf).
- PROCHASSON Christophe, « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 4/2001 (n°48-4), p. 172 (<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2001-4-page-160.htm>).
- THIERS Éric, « Marc Bloch, Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in *Mil neuf cent*, n° 18 (2000), p. 221-223 (<http://www.youscribe.com/catalogue/presse-et-revues/savoirs/autres/marc-bloch-reflexions-d-un-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-1212683>).

Iconographie

« Extrait du documentaire britannique *The Battle of Somme* », film, Imperial War Museum, 1916, © IWM (Q 79501) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205019100>) / Page de garde de *Témoins* de Jean Norton Cru, Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918, 2006 (http://crdi418.org/espace_scientifique/ouvrages/temoins.html) / Page de garde de *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* de Marc Bloch, Maison d'édition Allia, 1999 (<http://www.editions-allia.com/fr/livre/268/reflexions-dun-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-guerre/about-and-around/3082/ancienne-couverture-reflexions-d-un-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-guerre>)